



*Petit Courrier des Dames,
Rue Meslée N° 25.*

*Costume de deuil, Chapeau de crêpe orné de fleurs en crêpe, Robe de gros de Naples
garnie de Chicorée et de coques Echarpe de gaze Cachemire,*

5691

252.

(IV^e ANNÉE.)N^o XX.—TOME VII.

153

10 OCTOBRE 1824



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois 9 fr.

pour six mois 18

pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Inconstant par état, léger par devoir et, disons-le, peut-être un peu par caractère, le *Petit Courrier* vient d'abandonner pour quelque tems un pays, séjour de deuil et de regrets; son zèle devenait inutile à ces jeunes beautés dont il aimait tant à servir les goûts frivoles, et l'aimable coquetterie s'enveloppant d'un long manteau de crêpe, ombrageant

son jeune front de quelques branches de cypres, il quitte la France, et se décide à recommencer un nouveau voyage; mais à peine arrivé dans ces pays lointains dont les mœurs et les étranges costumes avaient excité déjà son avide curiosité, le souvenir de la douleur récente qui venait de frapper sa belle patrie, donne à ses pensées une teinte de mélancolie qu'il cherche vainement à combattre. Fuyant toutes les fêtes où le bonheur préside, toutes les réunions inspirées par la joie, il s'attache avec une sorte d'intérêt à observer plus particulièrement les cérémonies funèbres que l'on pratique partout avec un éclat plus ou moins solennel; car jusqu'à l'homme sauvage, tous les peuples de la terre s'empressent à rendre un respectueux hommage aux mânes de leurs rois, ou aux chefs de leurs tribus.

Parmi tous les récits de ce genre que le jeune voyageur nous a fait transmettre, nous citerons entr'autres celui des funérailles du pontife des *Raulins* (secte religieuse du pays des Arrakanais). Les bizarres superstitions de ce peuple barbare forment une opposition frappante avec la noble splendeur de nos pompes funèbres.

Lorsque le pontife des *Raulins* meurt, les marchés cessent, les portes et les fenêtres sont fermées, et aucun habitant n'ose sortir dans les rues: on ne permet pas même aux animaux de s'y promener; tout ce qu'il y a de dévots s'assemble dans les pagodes. Le corps du défunt est exposé publiquement avec beaucoup de somptuosité; tous les *Raulins*, dont le nombre est prodigieux, l'entourent, en poussant des gémissemens, auxquels répondent ceux du peuple. Le cercueil, porté à la campagne par cette affluence de monde, escorté par cinq ou six cents enfans presque nus, et courbés sous des faisceaux de bois, est placé sur un bûcher qui s'enflamme aussitôt. Si l'on en croit le voyageur Ferdinand Mendez, six des premiers gentilshommes du pays s'immoleraient sur les mêmes bûchers qui consomment les dépouilles du pontife.

Comme les Arrakanais suivent scrupuleusement tout ce qui a trait au dogme de la métempsychose, ils ornent leurs cercueils des figures des animaux qu'ils aiment, dans l'espérance que leurs âmes passeront dans le corps de l'un d'eux; mais, ce qui est singulier, c'est qu'il s'en trouvent plusieurs qui, par humilité, ordonnent qu'on ne peigne sur les leurs que

des bêtes pour lesquelles ils ont eu une aversion naturelle , tels que les rats , les grenouilles , etc. C'est pousser un peu loin la mortification que de souhaiter de l'étendre au-delà de cette vie.

La mante et le voile qu'il a été prescrit aux dames d'ajouter à leur habit de cour pour la révérence du lundi 4 octobre courant , seront de rigueur toutes les fois qu'elles seront admises à faire leur révérence à S. M. Charles X , ainsi qu'à la famille royale.

Selon le rang , les mantes auront trois aunes , cinq aunes , ou sept aunes de longueur.

On voit beaucoup de robes noires *en gros de Naples* , garnies de deux à trois rangs de petits volans découpés , et pareils à l'étoffe ,

Quelques dames qui ne tiennent pas à observer le grand deuil d'étiquette qui doit durer quatre mois , ont déjà fait disposer des robes en *moiré gris de fer* , violette de Parme un peu foncée. Nous avons vu des étoffes charmantes , dont les fonds gris ou violets , avaient un petit semé broché en noir.

On commence à se permettre de porter chez soi des blouses en perkaline ou jaconas , gris , solitaire , etc. ; quelques lizerés ou broderies en laine noire forment les entre-deux obligés. Nous avons remarqué au *sallon* une jeune personne dont la blouse , en organdie , avait trois rangs de feuilles de cyprès , brodées entre les remplis ; une large ceinture noire à pointe sur le derrière , et dont les deux bouts inégaux tombaient jusqu'aux genoux ; un petit chapeau en gros de Naples noir , forme ronde , composaient une charmante toilette de demi-deuil.

Nous ne pouvons encore annoncer rien de nouveau dans la forme et la coupe des chapeaux , qui sont tous en gros de Naples ou satin noir , ayant la tête francée , de manière à ce que les plis , plus élevés sur le devant , forment une sorte de casque. Un gros nœud très-élargi et dont les bouts , effilés , tombent de droite et de gauche sur la passe , voilà ce qui compose une mode presque générale.

Une petite tête basse, et tant soit peu pointue, de grands larges bords, légèrement cintrés sur les côtés..... ceci n'est point la description d'une caricature, mais bien celle d'une nouvelle forme de chapeaux dits à la *quakers*, adoptée par quelques élégans de premier ordre : nous parlerons aussi, en passant, d'un genre de cravatte formant une pointe à la *Marie Stuart* sur le devant, laquelle pointe descend d'environ deux pouces, et vient presque joindre l'épingle qui attache la chemise. Ces cravattes, sans nœud, se bouclent par derrière.

Dans un moment où les ateliers de nos plus riches manufactures s'empressent de disposer des nouveautés qui puissent s'adopter pour costume de deuil, tels qu'étoffes de soie, shalls, robes tissu cachemire et autres objets de fantaisie, nous croyons faire plaisir aux dames en leur annonçant que lundi prochain, onze du courant, MM. *Le Prince et Gay* ouvriront deux grands magasins de nouveautés, l'un rue *Castiglione*, n° 9, et l'autre rue *Saint-Honoré* n° 351, près la fontaine, à la *Couronne d'Or*. D'après l'aperçu que ces messieurs nous ont donné du bon choix de leurs marchandises, nous ne doutons pas du succès de ces deux nouveaux magasins.

LES CAFOUSES.

Cette race d'hommes, née du mélange des Indiens et des Américains, habite en partie les environs de *Taruma-Bancho*, isolés dans une plaine renfermée par des forêts. Les Cafouses sont bien bâtis ; leurs muscles sont larges et forts, surtout ceux de la poitrine et du bras ; leur couleur est de cuivre foncé ou de café brûlé. Leurs traits appartiennent plus à la race européenne qu'à celle de l'Amérique. Leur figure est ovale, le nez large et un peu écrasé ; la bouche grande, avec de grosses lèvres ; mais leurs yeux noirs sont plus ouverts que ceux des nègres. Ce qui donne à ces hommes cet aspect extraordinaire qui les caractérise de toutes les autres races de ces contrées, c'est leur chevelure démesurée, qui s'élève perpendiculairement du milieu de la tête à la hauteur d'un pied, et dont l'extrémité roulée sur elle-même, forme une perruque aussi énorme que dégoûtante. Cette chevelure

n'est l'effet d'aucune maladie, et ne provient que du mélange des cheveux touffus du nègre avec les cheveux longs et roides des Américains. Souvent cette perruque naturelle est si élevée, que les individus qui en sont coiffés sont obligés de se baisser pour passer par la porte de leurs huttes. Les deux espèces de cheveux sont tellement mêlées ensemble, qu'il serait impossible de s'y frayer passage pour en soigner la propreté. Cette chevelure donne au Cafouse de la ressemblance avec le *Papus* de la *Nouvelle-Guinée*.

(Extrait du *Voyage au Brésil* de MM. *Spia* et *Martius*.)

(Extrait du *Journal des Voyages*.)

VARIÉTÉ.

Destouches fut chargé long-tems des affaires de France en Angleterre; il y conçut une violente passion pour une demoiselle anglaise, née catholique, et d'une naissance distinguée; il l'épousa dans la chapelle qu'il avait à Londres, en qualité de ministre de France; ce fut son premier chapelain qui donna aux nouveaux mariés la bénédiction nuptiale, en présence de la sœur de sa nouvelle épouse, et de quatre témoins, leurs amis et leurs confidens. Ce mariage fut quelque tems tenu secret; il est le sujet véritable de la comédie du *Philosophe marié*: *Destouches* y a peint sa belle-sœur sous le nom de *Céliante*. Tous les autres personnages y sont également copiés d'après nature, à quelques circonstances près, qu'il fut obligé de changer, et d'accommoder au théâtre.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE S. A. R. MADAME. — *Le Château de la Poularde*, vaudeville en un acte. Le sujet de cet ouvrage, tout-à-fait d'imagination, est emprunté à un de nos journaux littéraires. En voici la fable :

Le peintre *Fardow*, le *Lantara* de l'Angleterre, est pauvre et orgueilleux : la pauvreté et l'orgueil n'indiquent pas toujours le talent, mais ils l'accompagnent parfois. *Fardow* est en outre un grand amateur de la chasse; aussi lorsqu'il sort avec ses pinceaux et sa palette d'une main, il tient toujours de l'autre son fusil. Il est donc venu en Écosse pour peindre et

pour chasser ; sa fille Alice l'a suivi, et le jeune lord Derby a suivi l'un et l'autre : Alice par amour, Fardow par reconnaissance. La reconnaissance de lord Derby pour le peintre est en effet bien naturelle ; il était sur le point d'être déshérité par son père, lorsque Fardow, présentant aux yeux de celui-ci un tableau dans lequel l'enfant prodigue recevait le pardon du sien, le vieux lord sentit renaître en lui sa tendresse pour son fils, et il la lui rendit avec sa fortune. Le jeune Derby avait voulu épouser Alice pour s'acquitter envers Fardow, et lui faire partager une fortune qu'il lui devait ; mais le peintre, toujours orgueilleux, lui assure qu'Alice a une inclination : par ce moyen, il détourne Derby de son projet. Voulant donc payer à Fardow la dette de la reconnaissance, Derby achète un château qui se trouve à vendre dans les environs, le met en loterie, et vend deux billets au peintre, qui les paie en tableaux, ce qui met sa délicatesse à couvert ; le château appartiendra alors à celui qui abattra d'un coup de fusil une poularde placée à deux cents pas, sur un mât très-élevé. Derby a le numéro 1^{er}, il tire sur la poularde ; il ne l'atteint point. Fardow ajuste à son tour, et tire. La poularde tombe, grâce à un paysan aposté à cet effet par Derby. Fardow est donc propriétaire du château ; mais, au moment où il va pour en prendre possession, il se rappelle qu'il a un rendez-vous avec Jasper, capitaine, et de plus, duelliste de profession, à qui il a donné un soufflet sans le vouloir. En attendant son adversaire, il écrit à Derby pour lui apprendre qu'il est aimé d'Alice, qui, étant riche, peut devenir sa femme. Jasper arrive : le combat va s'engager ; mais Julien, garde-chasse et neveu de Jasper, survient, et, émerveillé de l'adresse de Fardow, il parle de la poularde abattue à deux cents pas. Le capitaine Jasper réfléchit alors, et reconnaissant dans Fardow, qu'il entend nommer, l'un des plus célèbres peintres de l'Angleterre, il lui dit qu'il reçoit les excuses qu'il lui avait déjà faites, et dont il n'avait pas voulu d'abord entendre parler. Alice et Derby se marient, Julien aussi ; et Fardow, suivi de ceux qui lui doivent le bonheur, fait son entrée dans son château, auquel il donne le nom de *Château de la Poularde*.

Cet ouvrage de MM. Scribe, Dupin et Warner n'est certainement pas sans esprit ; mais il manque de gaité, et cela tient aux situations, qui n'ont rien de comique. Mais les mêmes

auteurs sont pères de *la Mansarde des Artistes*, et le premier de leurs deux enfans protégera le second. Il en est au théâtre comme sur la grande scène du monde. Les enfans nés des mêmes parens diffèrent bien souvent entr'eux.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *La Rue du Carrousel*, à-propos en un acte. — RENTRÉE DE PHILIPPE.

La Rue du Carrousel est une jolie bleuette, que l'on donne depuis quelques jours au théâtre de la rue de Chartres, et dont nous n'avons pas encore parlé, à cause du peu d'espace consacré ordinairement aux spectacles dans ce journal. Nous n'en donnerons pas l'analyse : cet ouvrage est un à-propos sur le salon de 1824, et l'on sait que le sujet d'un ouvrage de circonstance est souvent bien léger, que tout le mérite de ces sortes de pièces est dans les détails et dans l'esprit des couplets ; sous ce point de vue, *La Rue du Carrousel* a du mérite. Les auteurs ont su y jeter un rôle de conscrit qui depuis quelque tems est au régiment, et qui *va passer dans les voltigeurs*, ainsi qu'il le dit à tout le monde : ce personnage est de nature prise sur le fait, et il est fort bien joué par Lafont, quoiqu'il soit d'un genre bien opposé à son emploi. Les auteurs ont gardé l'anonyme ; mais, en créant ce rôle de conscrit, ils ont prouvé qu'ils ne l'étaient pas au théâtre.

PHILIPPE, éloigné de la scène et par un congé et par un accident, vient enfin d'y reparaitre : l'annoncer, c'est dire qu'il a été revu avec le plus grand plaisir. Déjà ont reparu avec lui deux de ces gais ouvrages dont le Vaudeville est souvent avare, et au succès desquels cet acteur contribue si bien par sa verve entraînante, et le talent qu'on lui connaît. Il est impossible de jouer avec plus d'originalité le rôle qui lui a été confié dans *les Maris sans Femmes*, ni plus de naturel celui du Porte-faix de *la Lanterne Sourde*. Philippe est essentiel au Vaudeville : qu'il tienne bon, et refuse impitoyablement tout rôle dans ces ouvrages bâtarde, enfans nés du drame, et qui semblent avoir choisi ce théâtre pour demeure : que tous ses camarades l'imitent, et alors nous pourrons dire encore, et avec raison :

« Le Français né malin créa le Vaudeville. »

C. DE M.

ANNONCES.

Eloge historique de Louis XVIII, surnommé le Désiré, roi de France et de Navarre; par A.-J.-B. Bouvet de Cressé, membre de l'Université, de l'ancien régiment du roi, infanterie, et de la marine de Brest, précédé de la Réponse du roi Charles X aux pairs et aux députés. Prix 1 fr. 25 c., très-bien imprimé, et sur beau papier. A Paris, à la librairie d'Éducation de A.-J. Sanson, Palais-Royal, galerie de bois.

Cet ouvrage est un précis de tous les événemens qui se sont passés depuis la mort de l'infortuné Louis XVI, jusqu'à celle de Louis XVIII. L'auteur paie un juste tribut d'éloges à ce dernier monarque, non-seulement comme prince, mais encore comme homme de lettres, profession qu'il aimait à encourager, et qu'il cultivait lui-même avec succès.

Le Spectateur marseillais vient d'entrer dans la deuxième année. Ce recueil littéraire se distingue par son excellente rédaction, et surtout par le choix des poésies qui y sont insérées. Nous avons remarqué dans son dernier Numéro une charmante idylle sur *la fontaine de Vaucluse*; cette pièce est d'une dame, et c'est pour nous un titre de plus à la signaler. Nous recommandons ce joli petit journal à nos lecteurs, surtout à ceux qui sont de Marseille; ils pourront, grâce à lui, être au courant de tout ce qui se passe de plus intéressant dans cette ville. Les bureaux d'abonnement sont: à Marseille, rue du Pavillon, n° 20; et à Paris, au Journal de la Lorgnette, Boulevard du Temple n° 22, et chez J.-F. Chatelain, rue Bourbon-Villeneuve, n° 26. *Le Spectateur Marseillais* paraît trois fois par semaine; on s'y abonne moyennant 30 francs par an, 16 francs pour six mois et 8 francs pour trois mois.

Essais historiques sur les Modes et la Toilette françaises, 2 vol. in-18, ornés de 4 gravures coloriées. A Paris, chez Mongie, boulevard des Italiens, n° 10; Ponthieu et Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois; Lecoq et Durey, quai des Augustins, n° 25, etc.; et chez les principaux libraires des départemens et de l'étranger.

N. B. Nous rendrons compte incessamment de ce petit ouvrage, d'une conception très-originale.

A ce Numéro est jointe la Planche 252.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No 46, au Marais.